

Des Inconnues Patrick Modiano Gallimard

Trois jeunes filles rapportent un moment clé de leur existence, un instantané, sous forme de monologue, et voilà trois destins brutaux ou violents. Ainsi pourrait-on résumer *Des Inconnues*, le nouveau livre de Patrick Modiano. Mais plutôt que de lire trois nouvelles qui se suivent, ne doit-on pas lire ces récits comme on contemple un triptyque ? Les trois panneaux se répondent pour ne rendre qu'une seule image. Mais quelle image ?

Peut-être celle que la narratrice du troisième récit a perdue, en l'occurrence une photo prise à Londres, seule trace de son existence avec René. Cette photo jamais retrouvée a fait basculer sa vie, une fois son ami parti. Elle a quitté la capitale anglaise et échoué Porte - de - Vanves. De façon obsédante revient alors le bruit des sabots puisque l'on mène les chevaux aux abattoirs de Vaugirard tout proches. L'écriture de Modiano se fait onirique, fantastique ; on songe à Franju et à son *Sang des bêtes* et l'on comprend alors que son héroïne prenne peur, évite toute cette rive gauche fréquentée par les jeunes de son âge.

Et pourtant ce quartier où l'on vient toujours « chercher quelque chose » est à son image. A la recherche de la lumière et de l'ombre, pour reprendre le titre traduit d'un livre qui l'accompagne, elle trouve ses repères dans un café de la rue d'Alleray, où elle se rend « avec l'exactitude d'un système d'horlogerie ». Elle a sa place dans cet endroit où elle rencontrera les émules d'une sorte de Gurdjieff et surtout une voie : « Je ne serais plus toute seule à crever d'angoisse dans mon coin et à hésiter aux carrefours. Ils me soulageraient. Ils m'indiqueraient le chemin. » Sentir le sol sous ses pas, marcher droit, ce sont depuis toujours les obsessions des héros de Modiano et en ce sens cette héroïne jamais nommée ressemble beaucoup à Serge Alexandre, qui hantait autrefois les Boulevards de ceinture. L'œuvre du romancier n'est pas éloge du flou mais au contraire recherche de la lumière « nette », « scintillante », ce dont son écriture toujours serrée témoigne aussi.

Dans le premier récit, l'héroïne passe sa première nuit avec son amant et se sent mieux dans la lumière éclatante :[...] J'aurais aimé une lumière encore plus crue et plus forte pour chasser les ombres. » Les ombres entourent ce « Guy Vincent » au nom choisi comme on place une barrière entre soi et les autres. Il vit d'affaires, tient une « agence » et ne révélera son vrai nom qu'une seule fois, de façon violente, à Lausanne, face à un écrivain qui ressemble à Chardonne. On sent alors que le nom rassurant qu'il s'est trouvé le protège d'une souffrance immense.

Des ombres entourent donc les débuts dans la vie de cette jeune fille qui croyait se « délivrer d'un poids » en fuyant Lyon et sa famille, et qui se retrouve dans la capitale sans certitude, sans perspective, sans la lumière du jour. Tout le récit baigne en effet dans la lumière de l'automne, et se déroule de nuit. Les sorties et les fêtes se succèdent mais la narratrice reste seule, acceptant même de se voir dépouiller de son passé, de ses souvenirs, par celle qui l'héberge.

Un soir parmi d'autres, elle voit l'hôtel dans lequel vit son amant entouré de policiers. Elle restera à jamais la « blonde non identifiée » comme en charrient en cet automne 61 les eaux des fleuves.

Mais la plus grande violence surgit sans doute dans le récit central qui conte les « infortunes » d'une jeune fille pauvre, à Annecy. La violence des familles, la violence sociale et celle des hommes, la violence d'une jeunesse passée au fond de la province détestée à tourner en rond, tout accable cette narratrice. Seule une image lointaine la hante, suscite le regret : « La seule chose que j'aurais aimée, c'était de vivre seule avec mon père, si je l'avais pas perdu. Lui au moins il m'aurait inscrite au lycée et j'aurais passé mon baccalauréat. »

Détenir ce diplôme c'est comme pour la troisième narratrice avoir sa photo, c'est prouver qu'on existe, que l'on a une identité. Dans les *Boulevards de ceinture*, le père du narrateur exhibait ce document aux policiers qui le suspectaient, lors des rafles nocturnes. Ici, il offrait la possibilité de partir à Paris, plus précisément à « Vaugirard », ce nom pour elle chargé de rêveries.

Au lieu de quoi, subissant la vie en internat, elle s'est livrée à des provocations, portant sur elle de quoi se tuer pour se sentir plus légère. Puis de jeunes bourgeois arrogants comme sortis de *Villa triste* en ont voulu à sa « beauté du diable ». Elle a rêvé d'une guerre civile afin de « profiter de la pagaille pour s'enfuir » et elle attend dans un hall de gare désert, espérant « sortir du cercle ». Mais ce récit est linéaire comme les cinq actes d'une tragédie, et elle ne peut échapper à son sort.

Triptyque disions-nous. Ces trois jeunes filles ne connaissent qu'un instant la grâce d'être soi-même, de trouver sa place en un lieu donné, sous une lumière qui tranche. A un moment, elles franchissent une frontière invisible et se réconcilient avec le monde. On songe alors à Dora Bruder, le personnage le plus intense de Modiano, jeune fille dont l'existence se résumait à quelques lignes dans un journal puis dans une liste de déportés vers la nuit d'Auschwitz. On mesure alors le tournant vers le tragique que prend l'œuvre de Modiano, et pour qui a connu la mélancolie teintée d'ironie de *Villa Triste*, ces *Inconnues* font peur.

Norbert Czarny